

Journal du Cultivateur

PROCÉDÉS DU BUREAU D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

VOL. I., NO. 4, MONTRÉAL, AOUT, 1853.

FRANC DE PORT.

PRIX 2s. PAR ANNÉE, PAYABLE D'AVANCE.

Journal du Cultivateur.

Les jours de la Grande Exposition Provinciale des Produits de l'Agriculture et de l'Industrie ont été annoncés, et nous apprenons maintenant que les arrangements sont complétés. Elle aura lieu sur le terrain situé au nord de la *Rue Sherbrooke*, terrain connu de tout le monde, et remarquable par la grande maison, maintenant en ruines, connue sous le nom de château McTavish, et qui devait être la résidence d'une famille d'une opulence et d'une influence marquées, avant le grand changement survenu dans le commerce du Nord-Ouest, changement dû principalement à ce que l'agriculture prenait le dessus sur la chasse aux bêtes sauvages, comme nous nous flattions qu'il en sera, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni lynx ni loup, entre ce pays et l'Orégon.

Toutes les particularités désirables se trouvent dans l'avis officiel que nous publions. Les prix sont libéraux, et leur distribution est judicieuse.

Le concours est généreusement ouvert au Haut-Canada sans restriction, et aux Etats-Unis avec certaines limites. La saison est favorable pour le transport des bestiaux. Nous sommes convaincu que, quoique le nombre n'en soit pas considérable, il y a d'aussi bons animaux dans le Bas-Canada que partout ailleurs. Le grand avantage de ces expositions est qu'elles mettent les bons et beaux animaux sous les yeux de ceux qui, alors pour la première fois, apprennent à les apprécier. Les gens qui ne sont pas instruits se forment dans l'art ou la science, comme en toute autre chose, des idées erronées du

degré de bonté d'une chose, et il faut leur mettre sous les yeux de bons modèles pour leur donner des idées plus justes.

Peut-être que ce qu'il y aura de plus important pour l'agriculteur pratique sera l'exposition d'instruments aratoires perfectionnés et reconnus pour les meilleurs. Ce sont ses outils, et sans bons outils, il ne peut travailler avec avantage.

Le temps, quoiqu'au total, la température a été, à l'exception de quelques jours, au-dessous de la moyenne, n'a pas été défavorable à la crue des moissons. Nous ne pouvons néanmoins parler que de notre voisinage immédiat. Nous prendrons de nouveau la liberté de rappeler aux Secrétaires des différentes Sociétés d'Agriculture de la province le service qu'ils rendraient au public, s'ils nous favorisaient de rapports mensuels sur l'état du temps et des moissons dans leurs districts respectifs.

Nous pensons aussi qu'il serait fort à désirer qu'il fût pris des moyens, tels que ceux qui ont été pris dans la plupart des Etats Américains pour qu'il fût fait des rapports ou comptes-rendus annuels des produits de l'agriculture. Les rapports du Bureau de la Statistique viennent à de trop longs intervalles et trop tard pour être de quelque utilité pratique.

Nous apprenons que le 21 de Juillet dernier, le Major Campbell, de St-Hilaire, a coupé un champ de blé d'automne, qui rapportera, à ce qu'on pense, 30 minots par arpent. Deux cultivateurs Canadiens, du

voisinage du Major, ont aussi de belles moissons de blé d'automne. L'échantillon que nous avons vu était d'un blé de qualité supérieure, à grains pleins, de belle couleur, et très net.

Nous transcrivons d'un journal américain le compte-rendu d'un moyen sûr de détruire cette herbe incommode et nuisible, le chardon du Canada. Nous ne doutons pas que le moyen ne soit efficace. Dans le fait, une bonne économie rurale n'admet pas la présence de cette mauvaise herbe, qui est un indice aussi certain de la condition d'une ferme que le sont de la chaleur ou du froid les degrés du thermomètre. Mais il y a cette objection, qu'il n'est pas toujours commode de couper les récoltes de grains au temps prescrit, et qu'il n'est guère possible de le faire quand les champs sont infestés de chardons, comme il arrive souvent quand ils viennent d'être labourés, après une culture négligée. Dans ce cas, la meilleure méthode est d'arracher les chardons à la main. Ce sont ordinairement des femmes qui font cette besogne, et elles se servent pour cela d'une bêche légère longue de deux ou trois pouces et à pointes, et elles l'enfoncent dans la tige de la plante au-dessous de la surface du terrain. De cette manière, on peut faire beaucoup d'ouvrage en peu de temps, sans se courber et se fatiguer trop, car le travail est léger et même agréable.

Le nom de "chardon du Canada" ne convient pas à l'herbe; elle n'est pas une plante indigène. C'est le chardon commun de prairie (*carduus pratensis*) d'Europe, et on le voit croître dans tout recoin et dans